

CD. Mickael Viegas, guitare. COMPLETE GUITAR WORKS of HEITOR VILLA-LOBOS (2 cd Paraty, 2015)

CD. COMPLETE GUITAR WORKS of HEITOR VILLA-LOBOS (2 cd  Paraty, 2015). Voilà l'intégrale pour guitare de Heitor Villa-Lobos, soit 25 pièces magistrales qui contiennent tout le raffinement chorégraphique du Brésil moderne ; une suavité immédiatement gorgée de soleil, une apparente insouciance bienheureuse, une vitalité subtilement articulée, chaloupée par la guitare aux canevas rythmiques souvent stupéfiants de Mickael Viegas (Chôros n°1, en ouverture du cd1). **GESTE EXPERIMENTAL POUR INTEGRALE HISTORIQUE.** L'approche se double d'un projet esthétique personnel, celui ambitieux de restituer toute la parure harmonique d'origine dont a pu s'enticher le compositeur mais que son écriture pour l'instrument a malheureusement réduit, épuré « tragiquement » en raison des limites techniques de la guitare seule ou de l'instrumentiste d'alors : pour palier telle limitation et pourtant jouer toutes les notes, l'enregistrement ose ici superposer parfois, quand cela est exigé, plusieurs parties de la même guitare et de façon cohérente puisqu'il s'agit de la même main : collage habile, plutôt superposition heureuse dont la polyphonie labyrinthique, et vertigineuse (effet de locomotive de l'Etude 4, annonçant la frénésie de la dernière Etude 12) impressionne par sa sauvagerie pourtant millimétrée ; le travail de l'ingénieur pour un montage aussi périlleux a dû être aussi difficile et délicat que le jeu premier saisi sur le vif du guitariste... ; virtuose et flexible, d'une grâce parfois allusive, – proche de la harpe, la guitare de Mickael Viegas honore son défi (Etude n°2) dont les cascades de notes enchaînées avec une prodigalité très précise, produisent cette

saturation harmonique par résonance d'une intensité saisissante. C'est même comme si une guitare dédoublée jouait simultanément comme à é voix égales (Etude n°5) : l'assemblage des couches relève de l'expérimentation sonore d'une évidente richesse artistique ; pour l'auditeur, c'est un bénéfice étrangement spatialisé aux performances pourtant inédites; on comprend qu'ici, la liberté recreative de l'interprète, soucieux du format et de l'équilibre global joue comme un alchimiste, un orfèvre des réglages ; le guitariste rend ainsi un hommage à Villa-Lobos, plus qu'il ne joue ses partitions ; car il a fallu parfois réorchestrer, ou même adapter des transpositions que Villa-Lobos a validées, celle de son élève et disciple, José Brandão, qui transposa beaucoup de pièces de son maître pour piano : il en découle une fureur souvent électrique mais associée comme nous l'avons dit à un sens de la chorégraphie inouïe (ivresse pleine de panache de l'Etude n°7). L'Etude la plus longue (n°11) séduit moins par ses accents ténébreux, que sa carrure rythmique étonnante et ses suspensions plus mystérieux, instants de respiration d'une prodigieuse profondeur. Le geste du guitariste s'y affirme avec une grâce peu commune.

Inspiré par Villa-Lobos, le guitariste Mickael Viergas nous offre une intégrale qui fait date

GUITARE EXPERIMENTALE

Très inspiré par tant de matière primitive, d'une énergie à peine contenue, lave dont il entretient comme le feu sacré, le guitariste très convaincant, et doué d'une intelligence imaginative exceptionnelle, ose aussi compléter des partitions récemment retrouvées mais fragmentaires comme la Valsa Concerto n°2 (inhumée à la Bibliothèque de Sao Paolo) et dont Mickael Viegas restitue à sa manière tout la dernière séquence que Villa-Lobos avait amorcée. La faculté du guitariste à insuffler l'esprit du génie musical, à l'entretenir comme d'une flamme ténue, à en produire tout un cycle ardent de

mélodies fugaces reste impressionnant. La fulgurance rejoint ici la subtilité.



Même terrible enchantement dans le cd 2, véritable miracle de gestion musicale, en particulier dans l'édifice des 5 Préludes dont le premier, véritable sommet de toute la littérature pour guitare, affirme le puissant tempérament poétique de l'interprète qui en restitue donc à deux guitares assemblées, – grâce à l'ingénierie de l'enregistrement et l'audace des collages que nous avons évoqués, toute la nouvelle polyphonie jaillissante. Un écoulement qui semble improvisé mais tellement naturel, d'une constante et prodigieuse rêverie. Chapeau bas. Le programme est éblouissant et la modalité de sa réalisation, d'une audace revivifiante. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016.

CD, compte rendu critique. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2016.
Heitor Villa-Lobos : complete guitar works. Intégrale des oeuvres pour guitare. Mickael Viegas, guitare (2 cd Paraty 125139). Enregistré en mars 2015 au Portugal.



Festival CLASSICAVAL au Val d'Isère

Val d'Isère, festival Classicaval, 8, 9, 10

mars 2016... En mars 2016, **Val d'Isère** fait son

festival du 8 au 10 mars. « **Classicaval** » est

le nouvel événement musical, un rendez-vous

très estimable, soucieux d'accorder montagne et

musique classique dans l'un des sites les plus enchanteurs de

la région. 2ème édition en 2016 d'un cycle de concerts hors

normes qui investit l'église baroque de Val d'Isère ; c'est

une occasion unique d'écouter au cœur des massifs

spectaculaires, des instrumentistes inspirés qui excellent en

un chambrisme affûté, ciselé, où l'écoute collective et la

complicité offrent de superbes instants musicaux. **Svetlin**

Roussev, Elena Rozanova et François Salque, trio

singulièrement complice (violon, piano, violoncelle)

renouvelle le genre de la musique de chambre : inspirés par

les lieux, nos trois guides proposent du 8 au 10 mars, une

série de concerts au pays enneigé. Ici l'écoute enchantée se

savoure après le ski. L'acoustique de l'église magnifie un

trio élégiaque qui publie aussi un nouveau disque annoncé fins

mars 2016, soit au terme de cette seconde édition musicale. La

pianiste **Elena Rozanova**, directrice du festival Classicaval,

s'associe la connivence fraternelle et artistique du

violoniste **Svetlin Roussev** (violon solo de Philharmonique de

Radio France et aussi du Seoul Philharmonic), mais aussi du

violoncelliste **François Salque** dont l'intériorité et le souci

d'une sonorité troublante par sa justesse, captive de concerts

en programmes inédits. Les 3 instrumentistes composent une

manière de trio enchanteur, comme les 3 bons garçons de La

Flûte Enchantée de Mozart. En une façon différente de vivre la

montagne enneigée. En mars 2016, nos trois guides experts

invitent aussi une seconde pianiste **Valentina Igoshina** et le

guitariste **Samuel Strouk**... pour 3 programmes de pur



Val d'Isère

enchantement intimiste, à la couleur russe. Fidèle à ses racines slaves, Elena Rozanova a élaboré plusieurs concerts où la sensibilité russe promet de nouveaux accomplissements musicaux.



Le OFF du festival classicaval



Convivialité, proximité. Le Festival Classicaval joue aussi la carte de la proximité, permettant au festivaliers skieurs et mélomanes, de rencontrer les artistes. Ainsi lundi 7 mars, à 19h, ils pourront déjà rencontrer autour

d'un verre à l'hôtel Avenue Lodge, François Salque et Samuel Strouk, évoquant le programme qui associe les deux musiciens (invitation à retirer à l'office de tourisme). De même, à l'issue du concert d'ouverture le 8 mars, les artistes vous accueillent à la Maison Marcel Charvin. Autre moment exceptionnel sur le front de neige du Val d'Isère: le piano

sur la neige dont les notes glissent littéralement, mercredi 9 mars. Enfin soucieuse de transmission comme de sensibilisation auprès des plus jeunes, Elena Rozanova rencontre les élèves de l'école de Val d'Isère.

Programme du festival Classicaval

3 concerts exceptionnels à l'église de Val d'Isère, début des concerts à 18h30

Mardi 8 mars 2016

« Souvenirs de Russie »

Sergueï Rachmaninov

Pièces opus 11

pour piano à quatre mains

Piotr Illitch Tchaïkovski

Valses de fleurs

Extrait de Casse-Noisette

pour piano à quatre mains

Piotr Illitch Tchaïkovski

Trio opus 50

pour piano, violon et violoncelle

Svetlin Roussev, violon

François Salque, violoncelle

Elena Rozanova, piano

Valentina Igoshina, piano

avec la participation d'Anastasia Dewynter, piano

Mercredi 9 mars 2016

« Classique et au-delà »

Ludwig van Beethoven

Sonates opus 27 n°2 « Au clair de lune »

(piano solo)

Franz Liszt

Méphisto Valse

Rêve d'amour
(piano solo)

Astor Piazzola
Café
pour violon et guitare

Jocelyn Mienniel / Astor Piazzola
Seul tout seul / Armagedon
pour violon, violoncelle et guitare

Stéphane Grapelli
Medley pour violoncelle et guitare

Valentina Igoshina, piano
François Salque, violoncelle
Samuel Strouk, guitare
Svetlin Roussev, violon

Jeudi 10 mars 2016
« Couleurs de l'Est »

Anton Dvorak
Pièces romantiques pour violon et piano

Ernest Bloch
Prière pour violoncelle et guitare

Krystof Maratka
Casardas pour violoncelle et guitare

David Popper
Rhapsodie hongroise pour violoncelle et piano

Anton Dvorak
Trio Dumki pour violon, violoncelle et piano

Svetlin Roussev, violon
François Salque, violoncelle
Samuel Strouk, guitare

Elena Rozanova, piano



Toutes les infos, le détail des programmes, les modalités de réservation, pour préparer aussi votre séjour en Val d'Isère, sur [le site du festival Classicaval](http://www.festival-classsicaval.com)
[:http://www.festival-classsicaval.com](http://www.festival-classsicaval.com)

**CD, compte rendu critique.
Bel Canto amore mio :
ouvertures d'opéras.
Orchestre national d'Île-de-
France. Enrique Mazzola,
direction**

CD, compte rendu critique. *Bel Canto amore mio* : ouvertures d'opéras. Orchestre national d'Île-de-France. Enrique Mazzola, direction.

Enregistrement réalisé en 2015. **BRUTAUX, REPETITIFS : TROP DE FORTE TUENT LE BEL CANTO...**

Avouons qu'à part de trop rares accents justes, ce nouveau disque qui devait sonner comme une formidable carte de visite,

soulignant les qualités du premier orchestre francilien subventionné, est une déception. Le bel canto symphonique paraît ici bien trop contrasté, brutalisé, dénaturé... voire *instrumentalisé*. Le premier Bellini d'ouverture (I Capuleti) sonne encore grosse caisse, le collectif jouant réellement trop fort, la puissance à tout craindre sacrifiant la finesse d'articulation. D'ailleurs dommage qu'en studio où tous les équilibres sont possibles, hors des contraintes du concert, même le Donizetti qui suit (subtile mélodie énoncée au violoncelle de Don Pasquale), retrouve des tutti finaux pétaradants plus mécaniques qu'habités et gradués. Mais, la facétie, le jeu, un clinquant instrumental savent sauver l'affiche et les apparences. Pour autant la promesse annoncée dans une ouverture qui doit tenir en haleine le spectateur exige des qualités, des nuances, habiles, suggestives, des vertiges inédits qui appellent la suite. Défis relevés de façon plus passionnante dans Roberto Devereux, dans sa première partie – avant le premier tutti, décidément trop « grosse caisse ». Problème d'esthétique sonore imputable au chef. Il faut infiniment de subtilité comme de légèreté palpitante pour réussir le style belcantiste à l'orchestre ; très rossinienne par son abattage expressif, sa distribution instrumentale aussi, Devereux étonne, sait même captiver par la fluidité électrique des cordes.



OUVERTURES en déconfiture

DECEPTION FRANCILIENNE. Chef principal de l'Orchestre francilien depuis 2012, l'espagnol **Enrique Mazzola** apporte une fièvre pétillante à défaut d'une vraie profondeur, comme d'une sincérité nuancée, car sous sa battue heurtée, trop manichéenne finalement, toujours ce clinquant qui frappe, dans le nerf et l'action, dans le théâtre et l'outrance. Pour autant, les opéras de Bellini, Donizetti ne sont pas ceux de Verdi, ou des véristes. Il s'agit d'énoncer, d'exprimer l'ineffable avec cette distinction et ce legato souverainement suggestif qui caractérisent tant la ligne de chant. On ne retrouve pas ici ces qualités à l'orchestre : assumé trop fort, dans la démonstration, le geste manque singulièrement de finesse, de subtilité, de trouble, d'inquiétude et de mystère ; tout est déjà donné, dans l'artifice dès l'ouverture (manque singulier d'imagination dans Ugo de Donizetti)... Le côté grand opéra, pompier, là encore et une manière de Rossini mécanisé dans Margherita d'Anjou de Meyerbeer où se distingue à 2'15, un piano (le seul véritable à sa juste place !!!??) des cordes, signes d'une nuance enfin maîtrisée,... dans un bain de forte, fortissimos, répétés sans vraie subtilité.

Le seul Mercadante (Emma d'Antiocha), et son hautbois affligé (sur fond de clarinettes graves, en compassion), puis les doubles trompettes d'une infinie tendresse se révèlent d'une puissante originalité : la découverte de l'album et la pièce la plus longue après Ugo. Sa seconde partie où dialoguent la banda hors scène et l'orchestre (harmonie et fanfare) impose une sorte de hargne à l'orchestre qui s'entête, une fièvre qui rassemble les musiciens en une transe collective où l'on recherche en vain, l'éloquence comme la finesse bel cantiste. Encore un disque dont la conception confirmera que les Belcantistes étaient piètres orchestrateurs (Bellini, Donizetti). Et pourtant mais oui, il existe des couleurs, des

climats, des teintes ténues qui ne demandent chez Bellini qu'à diffuser leur parfums envoûtants...

Après ses successeurs : comment sonnent les deux Rossini, préservés pour la fin ? **Tancredi**, seria d'une ivresse nostalgique toujours digne : les options du chef étonnent, ne serait ce que dans le premier tutti qui claque comme un pétard mouillé (grelots secs à l'envi, référence au Sérail mozartien, pour faire couleurs orientales ? mais au risque de dénaturer le sujet par une surcharge parodique), percussions étonnantes à vrai dire (ajouts de couleurs déconcertantes), d'où jaillissent des cordes enjouées, frémissantes, dans une vision... un rien démonstrative et toujours outrageusement contrastée; aux tutti téléguidés, répétitifs comme une mécanique là encore grosse caisse...Quelle déception : imagination schématique, manque de finesse, vision caricaturale, le bel canto de Mazzola est globalement lourd, épais, étranger à la finesse suggestive du bel canto requis.

La coupe très fine du Barbier de Séville, resserrée (dans sa succession de mélodies géniales qui s'y succèdent sans répétitions), toujours portée sur l'intériorité permet à Mazzola d'éviter jusqu'à la fin des 3 premières minutes la lourdeur constatée auparavant : heureusement l'accord plus tendre des cordes et des bois et des tutti mieux nuancés, réussissent la meilleure ouverture du programme (avec le Mercadante relevée). En bis, un choix de sections saisies au moment des répétitions, un bonus complémentaire qui voudrait nous convaincre qu'ici se jouent des enjeux passionnants et une manière de vivre la musique, autrement... le chef en français s'exprime sur la frontière ténu entre esprit comique et tragique, sur les forte chez Rossini, etc ... sans réellement surprendre ni convaincre. Derniers mots : « c'était merveilleux » dit l'ingénieure du son ou la productrice ? On aurait aimé partager tel jugement. Même si les qualités de l'orchestre se révèlent de façon trop fugace dans certaines séquences, le geste globalement schématique et pesant du chef,

rend opaque et mécanique sa perception du bel canto orchestral. Une pâte trop fouettée qui manque d'esprit et de saveurs, de finesse comme de raffinement. Ecoutez ce qu'est capable un chef trop absent à notre goût, maître orfèvre de ce répertoire, **Marco Guidarini** : fin mozartien, exquis donizettien et tout autant Debussyste de rêve, ses Bellini, Donizetti, Rossini, sont d'un chambrisme autrement incandescent : il a d'ailleurs créé un Concours de chant de Bel canto en hommage à Bellini... un rv devenu incontournable en France : le nouveau berceau du goût. Pour L'Orchestre national d'Île de France, c'est dommage. Ce nouveau disque en manque cruellement.

CD, compte rendu critique. Bel Canto amore mio : ouvertures d'opéras. Orchestre national d'Île-de-France. Enrique Mazzola, direction. Durée : 57mn. Enregistrement réalisé en 2015. 1 cd NoMadMusic

**Compte rendu, festivals.
Paris, Maison de La Radio,
Présences 2016, le 10 février
2016. Studio 104. 3 créations
: Francesco Filidei, Clara
Iannotta, Francesca Verunelli.**

« Un monde apparemment immobile » . La relation symbiotique de l'Italie et de la musique n'a pas stagné. En effet, la programmation de Présences 2016 offre, fait rare en France, une belle place à l'avant-garde italienne et



démontre de la passionnante vivacité de la création de la Péninsule. Pour son 7ème concert, Présences accueille des jeunes compositrices et compositeurs qui se sont attachés à éveiller un certain lyrisme dans chaque composition. La jeune Clara Iannotta est la première à nous proposer la Commande de Radio France, **Troglodyte Angels Clank By**, splendide de poésie et de puissance, comme une évocation profonde de l'esprit qui touche plus par le lyrisme de l'écriture que par les couleurs du dispositif orchestral et électro-acoustique. La forme est un petit bijou qui se dévoile petit à petit gardant le lien ineffable entre la poésie de Dorothy Molloy, source d'inspiration, et le monde de Clara Iannotta. Comme chaque année, Présences réserve une belle part à la découverte des grands compositeurs et compositrices de demain, **Clara Iannotta** entre ainsi dans l'Olympe musical, pas tellement par une complexité de langage et des artifices sophistiqués, mais par la simple évocation universelle qui touche même l'être le plus hermétique à la musique.

Dans ce même sens, c'est **Francesco Filidei** qui poursuit ce concert. Un peu plus connu que la précédente, notamment par la somptueuse production *Giordano Bruno*, donnée l'automne dernier au Festival Musica de Strasbourg. Avec une originalité qui ne démerite guère, Francesco Filidei se lance avec **Canzone** (Commande de Radio France et de l'ensemble 2e2m) dans l'exploration de l'harmonica comme instrument soliste. Si la pensée même de cet instrument peut évoquer les risques d'une telle opération, le résultat est passionnant et avec des

couleurs insoupçonnées. Le plus lyrique des compositeurs italiens depuis Berio a réussi son pari haut la main avec Canzone qui nous fait voyager avec l'harmonica dans une nouvelle virtuosité. Francesco Filidei se revendique de Puccini, de Tchaïkovsky et même de Vivaldi, et la lumière de ces grands maîtres rejaillit dans sa création sans pour autant lui enlever le mérite d'être lui-même un des meilleurs compositeurs italiens de notre temps. Saluons ici l'exécution formidable de Gianluca Littera à l'harmonica.

La deuxième partie de ce concert a été bien plus contrastée. Car elle a commencé par le cycle pour soprano **Trazos**, avec des poésies espagnoles pour la plupart issues du Siglo de Oro, et l'émotion ne prend pas. L'écriture de Aureliano Cattaneo est complexe, s'ajoutant à la prosodie pauvre de Petra Hoffmann. Les vers du Siglo de Oro sont déjà d'une lourdeur baroque pesante et pour mieux rendre les émotions qui s'y renferment, la musique infranchissable d'Aureliano Cattaneo n'a fait qu'alourdir encore plus l'hermétisme du langage. Trazos gagnerait à reprendre un peu plus de légèreté, le parti pris n'est pas réussi.

De même que la Commande d'Etat, Deshabillage impossible de Francesca Verunelli. Une pièce complexe comme un noeud gordien au langage sans subtilité. Gageons que certains moments ça et là méritent un intérêt particulier du fait de la qualité de l'écriture et de la structuration, mais les couleurs demeurent ternes et le langage brouillé par des idées qui semblent contradictoires.

Le tout est porté magnifiquement par **Pierre Roullier** et son **Ensemble 2e2m**, d'une précision sans faille. Par ailleurs on a remarqué l'intelligence d'exécution dans chaque partie pour permettre au public de jouir de chaque pièce individuellement sans avoir l'impression d'entendre les mêmes choses. Chaque pupitre se révèle investi du langage de chaque compositeur et défend avec brio leur propre personnalité. Peu d'ensembles

peuvent se targuer d'une telle qualité d'interprétation et un tel investissement dans des créations passionnantes.

Malgré les contrastes, c'est sous un ciel couvert d'étoiles et un asphalte aussi lisse que le dos d'un cétacé, que les auditeurs de ce 7ème concert de Présences, ont retrouvé un peu d'Italie dans sa plus vivante modernité. Au loin les lumières de la Tour Eiffel et la skyline du XVème arrondissement nous évoquaient que le XXIème siècle est fait d'audace et d'un certain regard du passé.

Compte rendu, festivals. Paris, Maison de La Radio, le 10 février 2016. Studio 104. 3 créations : Canzona de Francesco Filidei, Troglodyte Angels Clank By de Clara Iannotta et Déshabillage impossible de Francesca Verunelli.

CRITIQUE opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, le 23 février 2016. Campra: Les Fêtes Vénitienes. Les Arts Florissants. Christie / Carsen

CRITIQUE opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, le 23 février 2016. Campra: Les Fêtes Vénitienes. Les Arts Florissants. Christie / Carsen – VENISE RÉENCHANTÉE. Cette magnifique

coproduction fait honneur à l'art de Campra avec brio. Tout est parfaitement harmonieux dans ce spectacle qui fera date. La partition de Campra est une vraie découverte qui montre combien l'ombre de Lully a fait des dégâts. Comme tout est ici pur équilibre, chant libre et récitatifs naturels sans le carcan lulliste ! L'italianité est assumée et la voix en sort triomphante. L'esprit de la danse n'en est pas moins fêté avec d'exquis ballets s'enchainant avec subtilité. De bout en bout, une coulée de beauté diffuse de la partition. Les airs sont assez courts mais très expressifs les récitatifs très concentrés ne sont jamais pesants. Évidemment, l'intrigue est sans douleurs et l'esprit bouffe est agréable sans excès. Les personnages sont campés comme des prototypes amoureux et chacun peut se reconnaître ça ou là ou pas du tout !

Campra, vénitien séducteur



Superbe partition pleine de fantaisie, de fraîcheur et d'esprit. Les décors sont admirables de réalisme poétique et Venise éternelle, telle qu'elle fait profondément impression sur le moindre touriste, est présente sous nos yeux. Le décor représente la place Saint-Marc stylisée. Des habiles panneaux mobiles redessinent l'espace en plus intime ou plus labyrinthique en fonction des intrigues baroques. Les lumières particulièrement subtiles participent du décor et créent une dramaturgie nyctémérale, pleine de poésie. La mise en scène permet une mise en abîme intéressante avec la horde de touristes admiratifs de la céleste place qui en se déguisant montent l'action et la déplace en plein XVIIIème siècle. La beauté des costumes coupe le souffle avec des rouges flamboyants.

Ceux en forme de gondole sont pleins d'humour. Chaque chanteur soliste ou du chœur se déplace avec naturel et semble libre de s'exprimer. C'est bien de cette liberté que l'esprit du Carnaval procède, il nous semble. Les danseurs de la Cie Scapino Ballet Rotterdam sont sensationnels, précis et diaboliquement taquins. Les danseurs aussi semblent dépasser les habituels mouvements attendus. Leur apparente facilité de se mouvoir dans trois dimensions fait également souffler un incroyable vent de liberté. Chaque chanteur interprétera plusieurs masques avec virtuosité. Parfait chanteur-acteur chacun est admirable. C'est peut-être le maître de musique de Marcel Beekmann qui a la présence la plus attachante, probable porte parole du compositeur. L'acteur est facétieux et le chanteur semble capable de tout ! Et quel humour !

La direction de William Christie met en lumière toute la délicate structure de cette partition si admirable. L'amour que le chef semble avoir pour l'ouvrage, sa gourmandise, sa joie à la faire vivre sous ses doigts contamine son orchestre de superbes musiciens comme les chanteurs de son chœur, qui semblent prendre un réel plaisir sur scène. Un festival de

couleurs et de nuances musicales les plus belles ; des couleurs sur scène d'une harmonie parfaite, des gestes sans limites, des danses sans poids, tout concourt à une fête complète de l'esprit et des corps.

Qui a aimé un jour Venise ne peut que revivre ce coup de foudre dans ces Fêtes vénitiennes de Campra admirablement recréés par Robert Carsen et William Christie. L'esprit français, vif, brillant, léger, dans ce qu'il a de meilleur est compris parfaitement par ces anglo-saxons de génie avec toute une équipe magnifique ! Un Hymne à Venise ville du rêve. Oui la beauté triomphe de tout. Un spectacle jubilatoire !

Compte-rendu opéra ; Toulouse ; Théâtre du Capitole, le 23 février 2016 ; André Campra (1660-1744) : Les fêtes vénitiennes, Opéra Ballet ; Robert Carsen, mise en scène ; Radu Boruzescu, décors ; Petra Reinhardt, costumes ; Peter Van Praet, Robert Carsen, lumières ; Avec : Emmanuelle de Negri, La Raison / Lucile / Lucie ; Élodie Fonnard, Iphise / La Fortune ; Rachel Redmond, Irène / Léontine / Flore ; Emilie Renard, La Folie / Isabelle ; Cyril Auvity, Le Maître de danse / Un Suivant de la Fortune / Adolphe ; Reinoud Van Mechelen, Thémir / Un Masque / Zéphir ; Marcel Beekman, Le Maître de musique ; Jonathan McGovern, Alamir / Damir / Borée ; François Lis, Le Carnaval / Léandre / Rudolphe ; Sean Clayton, Démocrite ; Geoffroy Buffière, Héraclite ; Cie Scapino Ballet Rotterdam, Ed Wubbe chorégraphe ; Les Arts Florissants ; Direction : William Christie

Symphonie n°5 de Sibelius



France Musique. Sibelius : Symphonie n°5. Dimanche 13 mars 2016, 14h. La Tribune des critiques de disques. 2015 a marqué le centenaire de Sibelius. Quelle version enregistrée reste la plus convaincante ?

Symphonie n°5 en mi bémol majeur opus 82 (1915). Créée dans sa version originale (cinq

mouvements), le 8 décembre 1915, jour anniversaire des 50 ans du compositeur, la Cinquième Symphonie est rapidement remaniée, sans que Sibelius trouve une forme pleinement satisfaisante. Finalement, il jugera le manuscrit définitif lors de sa publication en 1919 (en trois mouvements). Contemporaine de la Révolution russe et donc de l'indépendance de la Finlande, la partition souscrit à un lyrisme lumineux, rompant avec les deux Symphonies précédentes (n°3 et n°4, déconcertantes et foncièrement personnelles).

Dès le premier mouvement (Tempo molto moderato) se confirme l'état d'ivresse et de lyrisme conquérant du héros victorieux, affirmant un équilibre d'autant plus significatif que la Symphonie n°4 semblait l'exclure. L'andante mosso, quasi allegretto brosse les détails d'un paysage arcadien où se love l'émerveillement du compositeur sur le motif naturel. (l'exaltation et le sentiment d'ivresse printanière demeurent les caractères principaux de la Symphonie). Le Finale (Allegro molto) est le plus irrésistible des trois volets de ce tryptique triomphal: les bois mis en avant chantent la beauté hypnotique de la nature et les dernières proclamations des tutti finaux, énoncés, détachés comme suspendus (6 au total), expriment une dernière nostalgie avant la conclusion. Une fin vécue en pleine conscience, qui résonne comme une délivrance et un espoir; vivifié par l'énoncé assumé, réalisé d'une aube régénératrice. Celle ci clairement exprimée par la voilure des cors célestes, le scintillement des cordes, la jubilation / épiphanie des bois (dont surtout les hautbois associés souvent

aux flûtes) annonce les climats tout aussi suspendues de la 7ème ultime offrande sibélienne. La parenté des deux opus est à approfondir (mise en avant dans l'intégrale Rattle d'ailleurs). Proche de la 7ème, la 5ème offre un art de la transition entre les séquences d'une efficacité semblable. L'opus 82 participe à la conception de la Symphonie fusionnée en un seul mouvement.

Dimanche 13 mars 2016, 14h

Symphonie n°5 de Jean Sibelius. La tribune des critiques de disques

**CD, compte rendu critique.
Scriabine par Ludmilla
Berinskaya / Berlinskaia,
piano (1 cd Melodia /
festival La clé des portes
2015)**

CD, compte rendu critique.
Scriabine par Ludmilla
Berinskaya / Berlinskaia, piano
(1 cd Melodia / festival La clé
des portes 2015). Enregistré à
Moscou en mai et juin 2015, ce
sommptueux récital Scriabine –
qui participait au centenaire du
compositeur pianiste (en 2015),
affirme le jeu étincelant,
intérieur d'une ardente



interprète, soucieuse de mesure et de justesse poétique :
Ludmilla Berlinskaya. Le geste est d'une sobriété
bienheureuse, laisse totalement la clarté et la transparence
sonore articuler le discours : ni rubato négocié/outré, ni
posture démonstrative sur le plan technique, mais un jeu tout
en exquis nuances qui témoigne avant tout d'une relation
exceptionnellement investie entre l'interprète et le
compositeur choisi, médité, élu, estimé. Pour « rétablir »
(exprimer / questionner) la notion même du rubato de
Scriabine, pianiste si envoûtant et insaisissable, Ludmilla
Berlinskaya propose sa propre intuition qui absolument
naturelle, suit la respiration du corps : une notion clé de
son approche, d'une évidence convaincante.

Ludmila Berlinskaya cisèle un Scriabine habité, personnel

La lecture des pièces observe un ordre chronologique et offre
une vision saisissante de la maturation progressive et de
l'évolution de Scriabine, du début à la fin. Les premiers
« pas », sont dans la sphère poétique de Chopin (Préludes opus
11), puis la Sonate n°4 affirme en 1903, dans sa tonalité
décisive de fa dièse majeur, ce basculement dans la pensée du
Scriabine mûr, approfondissement déjà visionnaire qui jette un
point ininterrompu avec les explorations somptueuses à venir.

Comme un parcours intérieur jalonné de visions, chacune est l'expression d'une conscience de plus en plus mystique, Scriabine y intègre déjà sa couleur « étoile bleue », sublime emblème dont fait sienne Ludmilla Berlinskaya. Taillés comme des gemmes aux scintillements particuliers, brefs et denses comme des éclats fugaces mais acérés, chaque partition traduit l'hypersensibilité connectée au cosmos d'un Scriabine poète, prophète, une âme déjà branchée sur l'autre monde et les dimensions parallèles.

Dans cette quête de sens et de correspondances, même la plus terrible Messe noire (Sonate n°9) profite de ce scintillement interne qui évoque une activité permanente et inquiète, comme une mécanique tour à tour dérégulée mais minutieusement orientée et active. La force et l'attraction du mal...

Dans « Vers la flamme » (opus 72), sorte de tremplin vers l'extase immatérielle, Scriabine exprime la présence et la conscience de l'irréel, l'irruption incarnée d'une tout autre matérialité / temporalité ; en cela, il annonce ce que Feldman prolongera vers cette suspension qui s'impose dans ses résonances flottantes et en équilibre à l'écoute de l'auditeur. La pianiste, idéale interprète, conçoit le poème ultime comme une porte qui s'ouvre vers l'inconnu : tout un monde inédit, prometteur se profile alors, en particulier dans la dernière lueur finale, frêle pulsion vitale qui est portée jusqu'à incandescence et se consume jusqu'à l'évanouissement ; l'absence, la désintégration sont les grands accomplissements des subimes magiciens. La magie dont fait preuve Scriabine dans ce poème qui fusionne musique, chaleur, lumière, et l'on dira aussi énergie, réalise comme l'opération d'un alchimiste : toute la matière semble s'aspirer pour disparaître totalement vers un point ineffable hors du temps, hors de tout lieu. Comme deux échos à l'interrogation créatrice de Scriabine, Ludmilla Berlinskaya joue aussi Deux Préludes de Pasternak, et les Quatre de Julian Scriabin, mort en 1919 à 11 ans et qui juste avant de mourir laisse une écriture elle aussi d'une maturité impressionnante. La fluidité intérieure, l'éclat nourri de subtilité comme de

finesse allusive dans le jeu de la pianiste russe portent tout le programme : le chant et les visions de Scriabine s'y révèlent avec une rare intelligence.



CD, compte rendu critique. Alexandre Scriabine (1872-1915) : 10 Préludes op. 11. Sonate n°4 en fa dièse majeur, op. 30. Poème op. 32 n°1 ; Trois pièces op. 45 ; Sonate n°9, op. 68 ; Poème « Vers la flamme », op. 72. Julian Scriabine (1908-1919) : 4 Préludes. Boris Pasternak (1890-1960) : 2 Préludes. Ludmila Berlinskaya, piano. 1 cd Melodia. Enregistré en mai-juin 2015 à Moscou. Durée : 57mn.

Schliemann II (2016) de Jolas



Paris, Conservatoire. Jolas: Schliemann II. Les 12,14 et 15 mars 2016. Nouvelle version de l'opéra Schliemann de Betsy Jolas créée initialement à Lyon en 1995. 20 ans après l'avoir livré, la compositrice affine encore le relief dramatique de son ouvrage lyrique afin de proposer un portrait plus

expressif encore de l'archéologue passionné par les récits d'Homère. Schliemann est le pionnier de l'archéologie grecque, en particulier mycénienne, découvreur de Troie (1870) et de Mycènes (1874), et même s'il développe des méthodes de fouilles bien peu scientifiques, son intuition s'est révélée juste ouvrant après lui la voie à plusieurs générations de

chercheurs passionnés par la question de l'antiquité grecque. Direction inspirée habitée. Cette manière de récréation est portée par la direction exaltante affûtée du chef David Reiland, l'une des baguettes les plus captivantes de l'heure, encore mésestimée mais son heure viendra assurément-, l'égal des Lionel Bringuier, Bruno Procopio, Yannick Nézet-Seguin, Debora Waldman... plus que de somptueux techniciens de la baguette, des tempéraments défendant avec une rare passion leur propre vision des oeuvres choisies entre énergie et acuité poétique. [Tout au long de ce cycle de représentations au CNSMDP](#), les parisiens pourront mesurer la direction à la fois chaleureuse habitée, précise et nerveuse d'un maestro taillé pour l'opéra et l'explicitation du drame. ...

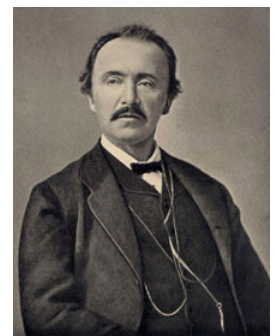
Betsy Jolas : Schliemann II version 2016

Opéra de chambre

Livret de Betsy Jolas et Bruno Bayen

Adaptation de la pièce Schliemann ,Épisodes ignorés de Bruno Bayen (Éditions Gallimard 1982)

– Durée : 1h35 environ



[Les 12, 14, 15 mars 2016 à 20h30](#)

[Conservatoire de Paris / CNSMDP – Salle d'art lyrique](#)

[Réservations sur le site de la Philharmonie de Paris.](#)

David Reiland, direction

Antoine Gindt, mise en scène

Orchestre du Conservatoire

Julien Clément, baryton – Schliemann

Lucie Louvrier, mezzo-soprano – Jeune fille (ensemble vocal)

Élèves du département des disciplines vocales

Marianne Croux, soprano – Sophia, sa femme

Anaïs Bertrand, mezzo-soprano – Andromache, sa fille

Igor Bouin, baryton – Spencer, photographe

Guihem Worms, baryton – L'appariteur

Eva Zaïcik, mezzo-soprano – Nelly, chanteuse, son ex-femme
Fabien Hyon, ténor – Mr Haak, détective (aussi professeur de
gymnastique)

Ensemble vocal
Marina Ruiz, Yi Li, soprano
Adèle Charvet, mezzo-soprano
Aliénor Feix, Hedvig Haugerud, alto
Blaise Rantoanina, Jean-François Marras, ténor
Igor Bouin, Guihem Worms, baryton

Chefs de chant (pour les scéniques piano)
Bianca Chillemi
Flore Merlin
David-Huy Nguyen-Phing
Kotona Sakurai

Avec la participation de Sylvie Leroy, chef de chant, pour la
préparation des chanteurs et d'Alexandre Piquion pour la
préparation de l'ensemble vocal

Élèves de la direction des études chorégraphiques (DNSP
contemporain)
Constance Diard
Isaure Leduc
Mathilde Moreau

Réservation à partir du 15 février au 01 44 84 44 84
Tarif : 18 €

[Retransmission vidéo en direct de la représentation du samedi
12 mars sur
le site du CNSMD PARIS.](#) Concert diffusé postérieurement par
France Musique.

Filidei : Giordano Bruno à Gennevilliers



Gennevilliers. Filidei : Giordano Bruno. 14-21 avril 2016. Premier opéra du compositeur italien **Francesco Filidei** (né en 1973), **Giordano Bruno** réunit pas moins de seize chanteurs aux côtés de l'Ensemble Intercontemporain. Un

événement lyrique (créé à Strasbourg en septembre 2015) qui est aussi le fruit d'une vaste collaboration européenne, consacré au philosophe hérétique et visionnaire, Dominicain visionnaire, **Giordano Bruno (1548-1600)** et pourtant condamné au bûcher par l'Inquisition romaine en 1600. Une tâche pour ce nouveau siècle baroque (XVIIème). Pour son premier opus lyrique, le compositeur contemporain Francesco Filidei met en musique le livret de Stefano Busellato, sur la « passion » de Giordano Bruno, chercheur astrologue / astronome brûlé vif pour défendre une conception pourtant avérée de l'univers et de la place de la terre dans le cosmos... Pourtant, il fut dénoncé par son employeur, le traître Giovanni Moncenigo, à Venise. Le philosophe qui développa les théories coperniciennes, imaginant un univers infini et pariant sur la transformation de la matière fut aussi adepte de la magie, se passionnant pour l'hermétisme et la cosmologie, auteur satirique volontiers blasphématoire, voyageur visionnaire chassé d'un pays à l'autre : Bruno avait tout pour concentrer la haine de l'église, en particulier celle de ses supérieurs hiérarchiques, et finir sur le bûcher de l'Inquisition romaine en 1600 (après un procès mis en scène et instrumentalisé qui dura 8 années!. Un scientifique avisé et un libre penseur, sacrifié sur l'autel de la religion la plus conservatrice, défendue par ses adeptes les plus obscurantistes. Depuis nous

savons que sa théorie était fondée.

L'opéra en deux parties et douze tableaux alterne scènes philosophiques et séances du procès, la délibération, le supplice ; il met en scène différentes situations de foule, à Venise dont une scène de carnaval et à Rome avec la scène de l'exécution. Le metteur en scène souligne « la puissance évocatrice de la musique qui renvoie à l'époque pré-baroque, avec des objets sonores très évocateurs ». « Outre les 4 solistes (Bruno, les 2 inquisiteurs, le Pape), le chœur est le moteur de l'action. Il fait du carnaval, une quasi transe, une bacchanale. Il est tour à tour une foule anonyme, les jurés, les témoins, les acteurs du supplice de Bruno ». La folie des hommes est collective.

La musique de Filidei exploite sa vaste érudition musicale, en particulier son appréciation personnelle de la musique de la Renaissance et du madrigal en particulier. Coloriste affûté, Filidei n'en oublie pas pour autant, un sens évident de l'efficacité dramatique (acte unique en 12 scène enchaînées, dont l'unité et la continuité font la fulgurance dramatique, théâtrale et visuelle). Dans le rôle-titre, c'est le baryton français Lionel Peintre, au verbe mordant, à l'intensité humaine et fraternelle, habitée, hallucinée même qui frappe immédiatement. Après Gennevilliers, l'opéra est repris à Caen, le 26 avril 2016.



Gennevilliers. Filidei : Giordano Bruno. 14-21 avril 2016.

Théâtre de Gennevilliers

Les 15, 18 avril 2016, 20h30

Les 14, 19 et 21 avril 2016, 19h30

Durée 1h45 □ En italien surtitré en français

Réservez en ligne sur le site du Théâtre de Gennevilliers ou au

+33 1 41 32 26 26

Tarifs : de 7 à 24€

Le Pass ou la Carte : □ vos places librement à partir de 9€

Les nouveaux talents par Villazon



ARTE, dimanche 6 mars 2016, 18h30. Stars de demain. Rolando Villazon, ténor fameux, s'affirme haut et fort dans son rôle de présentateur, soucieux d'encourager la nouvelle génération d'interprètes. Dans ce nouveau volet réalisé avec le concours de orchestre Junge Sinfonie Berlin (Orchestre symphonique des Jeunes de Berlin), le ténor franco-mexicain présente un jeune confrère Mario Chang, ténor guatémaltèque, bel cantiste prometteur, engagé actuellement à l'Opéra de Frankfort ; la violoncelle Camille Thomas, la soprano ukrainienne Olga Kulchynska, et le Trio Cayao, très inspiré par le tango argentin. L'émission a été tournée au Delphi, salle de cinéma à Berlin. Durée : 43 mn.

Rediffusion : mardi 8 mars 2016, 5h25. Mercredi 9 mars 2016, 5h20.